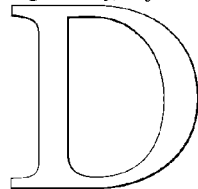


« La religion est une maison très englobante »

Pour Régis Debray, les jeunes djihadistes n'ont pas de « maison » chez eux, ils vont donc en chercher une ailleurs. Un sentiment de vide qu'il a lui-même connu...



PARIS
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Des maquis d'Amérique latine à l'Académie Goncourt, de Che Guevara à François Mitterrand, Régis Debray a, comme le dit si bien Baudelaire, plus de souvenirs que s'il avait mille ans. Il en a distillé un grand nombre dans une série de récits, de romans, d'essais et de pièces de théâtre, qui réconcilient le style et l'idée, la littérature et l'action, l'espace intime et l'espace public.

Ces ouvrages écrits à la première personne du singulier, sur plus de cinquante ans (1963-2016), viennent d'être réunis en un fort volume « Quarto », sous le titre *Carnet de route*. Nous l'avons feuilleté en compagnie de l'auteur, non sans évoquer le présent à la lueur de ce passé rougeoyant, irrévocablement révolu.

Au début des années 60, vous vous ennuyiez à mourir dans la France gaullienne. Avec des images de la Guerre d'Espagne et du Maquis plein la tête, vous avez alors mis le cap sur l'Amérique latine, en insurrection contre l'impérialisme américain, puis sur Cuba, mère-patrie de la « Révolution ». Vous courriez derrière l'Histoire, avec un grand « H » ? ... avec l'idée de vouloir participer à des événements qui vont changer l'histoire du monde - ce qui est une idée un peu mégalomane, largement imaginaire, et qui réactive des reminiscences dix-neuviémistes. « Dix-neuviémistes » car l'intérêt de l'Amérique latine à cette époque, c'était l'entrelace-

ment - plus que le côtoïement - du littéraire et du politique. A Saint-Domingue, Juan Bosch (premier président de la République Dominicaine élu démocratiquement, en 1961, NDLR) est un novelliste, comme Miguel Asturias (Prix Nobel de littérature 1967) au Guatemala, ou comme Garcia Marquez (Prix Nobel de littérature 1982) en Colombie, qui aurait été élu président les doigts dans le nez s'il l'avait voulu. En Amérique latine, l'Histoire et la littérature vont du même pas, et l'homme de lettres est un peu le porte-voix de son peuple, ce qu'était Victor Hugo au XIX^e siècle. Il y a un lyrisme à partager. Étant héritier de ce légendaire français, je pouvais en retrouver le prolongement, ou la survivance, dans ces tropiques très littéraires. Et là, Alejo Carpentier et son Siècle des Lumières ont joué un rôle inconscient et involontaire. Alejo Carpentier, qui est l'inventeur du « real maravilloso » (le « réel merveilleux »), était d'origine française, ami de surréalistes. Il faisait le pont entre les deux continents ; on était encordés, en quelque sorte. Cet engagement ne faisait donc pas de différence entre le littéraire et le politique, entre l'imaginaire et le réel. Au fond, cette époque était la fin de la graphosphère, avant la vidéo-sphère. Les actes passaient par les mots. Et vice-versa. On ne cherchait pas à faire image. D'ailleurs, on ne prenait pas de photos.

Tout le contraire d'aujourd'hui... La grande différence entre un terroriste d'aujourd'hui et un résistant de mon époque, c'est effectivement qu'un terroriste agit pour être à la télé et être héroïsé à titre posthume par son image. Nous, c'était plutôt le culte de l'ombre. J'étais récemment au Festival de Cannes - c'est un endroit que j'adore car c'est un concentré de l'époque contemporaine - et je voyais tous ces gamins de 20 ans qui voulaient se faire photogra-

pher à côté de la vedette, à côté du top model. Je réfléchissais à ça et puis je me suis rendu compte que moi, à 20 ans, je n'avais même pas d'appareil photo...

phier à côté de la vedette, à côté du top model. Je réfléchissais à ça et puis je me suis rendu compte que moi, à 20 ans, je n'avais même pas d'appareil photo...

Vous n'avez pas fait de selfie avec Fidel Castro ou Che Guevara ? Jamais ! J'ai constaté, lors de la réalisation de ce « Quarto », que j'avais très peu de photos de cette époque. Pour nous, les photographes, c'était les emmerdeurs... Votre engagement avait beau être d'essence littéraire, vous avez tout de même presté un « service actif », les armes à la main. Le normalien se fait guérillero... Le normalien se musèle un peu. Il met les mains dans les cambouis. Mais c'est vrai que j'ai eu longtemps l'imaginaire du révolutionnaire professionnel. Mes mauvaises lectures, Imprecors (revue d'information et d'analyse créée par la Troisième Internationale), etc., m'avaient beaucoup influencé, sur le Komintern, sur les Internationales ouvrières. Certains romans, aussi : Malraux - Le Temps du mépris, plus que La Condition humaine. Mais bon, tout ça est assez banal ; je n'avais même pas le sentiment d'être dans une aventure... Disons que le Zeitegeist (« esprit du temps ») a tiré à conséquence.

Vous refaisiez la Guerre d'Espagne dans l'Altiplano, au sein d'une Brigade internationale ? Oui, vaguement. Faire c'est toujours refaire, et les révolutionnaires sont toujours plus passésistes que les autres parce qu'ils lisent plus de livres d'histoire que de journaux d'actualité. L'imagi-

naire historique précède et engendre l'action, la fiction, c'est la matrice. L'Espoir, Pour qui sonne le glas, Guernica, Antonio Machado ont joué un rôle moteur dans ma génération.

Vous avez écrit quelque part que pour le guérillero, l'ennemi à vaincre, c'est d'abord lui-même. Vous avez perdu ce combat ? Effectivement. Je suis un urbain. C'est pourquoi les Tupamaros (mouvement uruguayen d'extrême gauche prônant la guérilla urbaine) m'ont beaucoup plu (rire). J'articulais une théorie, qu'on appelle le « foquisme », qui est celle du foyer rural... qui n'était pas faite pour moi, parce qu'il faut être à l'aïse dans la forêt, dans la chasse, dans le hamac : toutes choses qui ne sont pas de ma constitution.

Si vous aviez 20 ans aujourd'hui, imagineriez-vous partir avec un téléphone cellulaire et un GPS en poche ? Non. Tout a changé...

Sauf qu'il y a toujours des jeunes gens qui plaquent tout pour aller se battre pour une cause lointaine... Ils sont dans un tel vide affectif et symbolique, dans un tel vide d'appartenance... Ils n'ont pas de « maison » chez eux, donc ils vont chercher une maison ailleurs. Et la religion est une maison très englobante. L'homme est un animal encore plus « maisonnable » que raisonnable. Si vous ne lui offrez pas une demeure et une sécurité imaginaire, il est aimanté par d'autres hospitalités.

C'est une affaire de religion ? Disons que le besoin d'aventures rejoint le besoin théologique. C'est l'idée, d'abord, qu'on va avoir une meilleure vie après sa mort qu'avant. C'est important. Pourquoi les Occidentaux vont-ils

perdre toutes les guerres qu'ils mènent aujourd'hui ? Parce qu'ils sont en face de gens pour qui la mort est un bien, alors que pour nous, c'est un mal. Vous ne pouvez pas faire grand-chose contre quelqu'un qui considère que s'il vous pulvérise, ou se pulvérise lui-même, il accèdera à une plénitude, qui vous manquera toujours à vous, petit survivant. Alors, bien sûr, ce monsieur, ou cette dame, vous pouvez l'exterminer à coup de missiles et de drones, mais à un moment donné, il faut mettre le pied au sol. Et là, il ne peut y avoir qu'une mystique contre une autre. En ce moment, c'est la mystique nationale kurde, dont les Occidentaux se servent à la perfection contre la mystique islamique.

Vous cherchez « une maison », vous aussi ? Oui, j'ai longtemps cherché une maison. Je me résigne aujourd'hui à n'en pas avoir. Mais ça a mis du temps. À propos, avez-vous noté que, dans ce « Quarto », je fais mon coming out de Belge (le grand-père paternel de Régis Debray était d'origine bruxelloise, tout comme sa grand-mère maternelle, née Van den Berghes) ? Et je le dis de plus en plus, en précisant que les Belges sont à la fois plus cultivés et plus drôles que vous. Et par ailleurs, puisque vous avez évoqué cette époque, j'aimerais rendre hommage à Roger Lallemand (futur sénateur PS), mon avocat belge, qui est venu de Bruxelles, vaillamment, s'emmerder à Camiri (où, en 1967, Régis Debray a été arrêté, condamné et emprisonné durant 4 ans), de longues journées poissonneuses. ■

Propos recueillis par WILLIAM BOURTON

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

la politique « L'allié numéro un des intégrismes, c'est l'économisme »

Au fil de votre « Carnet de route », on croise Fidel Castro, Salvador Allende ou François Mitterrand, dont vous avez été proche à une certaine période de votre vie. Et on se dit qu'il n'y a plus de personnages de cette carrure... La médiocrité du personnel politique est à la vue de tout le monde. Mais est-ce que c'est de sa faute, à ce pauvre personnel ? Est-ce qu'on est responsable de sa date de naissance ? Il n'y a que la guerre qui forge les caractères, il y a eu « la génération de la guerre », dans tous les pays, et puis l'autre... Malraux disait : « Nous sommes une génération qui a

sa route ne peut pas avoir les mêmes reflets. Alors ce sont des gens intelligents et creux. C'est une génération de gens qui savent beaucoup d'économie, de marketing, etc., mais qui n'ont plus aucun sens de l'Histoire. Que voulez-vous ? Sciences Po n'est pas une école du caractère. Mais ce n'est pas la faute de Messieurs Hollande et autres : ce sont les enfants de leur époque. Quand on a compris ça, on cesse de rouspéter, on les plaint. Sauf qu'ils nous ennuiant tout de

même... Et c'est grave, parce que cette dépolitisation, ou plutôt ce nihilisme officiel de notre espace public - où tout vaut tout, donc rien ne vaut rien ; on change d'idées, etc. - ça fait le jeu du fanatisme. L'allié numéro un des inté-

grismes, c'est l'économisme. Parce que les chiffres, les taux, les pour cent et les prorata, ça ne « remplit pas ». Et les gens vont chercher ailleurs.

Certains affirment que c'est au moment où François Mitterrand a fait son fameux « tournant de la rigueur », en 1983, que les choses ont basculé, que la gauche a perdu son âme. Vous étiez dans son premier cercle, à l'époque... Il y a d'abord eu l'arrivée de l'Europe comme mythe de substitution. J'ai été témoin de cela : quand on s'est mis à parler de « l'horizon 1990 ». On en parlait comme du Graal, et Jacques Delors était Godefroy de Bouillon dans cette légende. Tout ça s'est évaporé et aujourd'hui, il n'y a plus de

mythe de substitution, c'est bien ennuyeux. La droite nationale a accepté l'Europe parce qu'elle voulait le marché et la gauche a accepté le marché parce qu'elle voulait l'Europe. Il n'y a plus d'Europe, mais le marché est toujours là.

On peut donc dire que ça n'a pas été un bon calcul pour la gauche. Enfin... L'Europe s'évapore en tant que projet politico-historique, elle va rester en tant que zone de libre-échange. Mais qu'est-ce qui peut aujourd'hui mobiliser une espérance ? Or, l'homme est un être d'espérance, un être en attente. Mais qu'est-ce qu'il peut attendre ? Il ira chez les évangéliques ou chez les islamiques... Ce n'est pas fameux pour un laïc.

L'homme est l'être des lointains : il se projette tantôt dans le passé par le souvenir, tantôt dans l'avenir par le

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

projet... Personnellement, je n'oppose pas le « jadis » et le « demain », parce que tous les « demains » sont des retours à un « jadis ». L'avenir est toujours la reconstitution d'un passé idéalisé, fantasmé. Les communistes voulaient retrouver la commune paysanne primitive, les Israéliens veulent retrouver le Royaume hébreu et les islamistes veulent retrouver Médine avant l'Hégire. Je pense d'ailleurs qu'un des drames de l'effacement de l'Histoire de la conscience contemporaine et de l'effacement de l'enseignement de l'histoire dans les

écoles, c'est la perte du désir de révolution – puisque tout révolutionnaire a un rétroviseur. C'est toujours pour recommencer ce qui a été mal fait, ou ce qui a été trahi, qu'on reprend le collier. Tous les révolutionnaires sont des nostalgiques, par définition. Comme il n'y a plus matière, ils sont dans le présent, c'est-à-dire dans la modernité.

Et les jeunes de Nuit Debout, à quoi rêvent-ils ?

C'est la différence qu'il y a entre une révolte et un projet révolutionnaire. La révolte exprime une colère, un projet veut transformer une colère en programme. Les mouvements anarchistes sont toujours très sympathiques – enfin quand ils restent dans la civilité –, mais ils n'ont pas de lendemains. C'est un peu comme la religion chez Marx : c'est l'expression d'une détresse et la protestation contre celle-ci. Personnellement, considérant

qu'il faut toujours une « verticale » pour structurer un mouvement collectif, je ne vois pas cette « verticale » : je ne vois qu'horizontalité pure. Alors, c'est effervescent, c'est bouillonnant, mais ça ne cristallise pas. Ce sont, au fond, des symptômes de déréliction. Mais je ne suis pas contre...

Pour paraphraser Sartre, si vous rangez l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il, (de) Régis

Debray ?

La tentative de donner une forme au malheur, l'idée qu'il faut transmuter un chaos en quelque chose de susceptible de rester, d'émouvoir ou d'inspirer un jour, c'est-à-dire donner des contours à ce qui n'en a pas. Je dirais : produire une forme – littéraire en l'occurrence. Comme une sorte de memento, ou de borne milliaire au bord du chemin. ■

Propos recueillis par
W. B.

« Je me sens de plus en plus jeune »

Quel regard portez-vous sur vos premières nouvelles, publiées en 1967, avant vos (més)aventures boliviennes ?

Comme dit l'autre, on n'est pas artiste à quinze ans... C'était un style d'époque, très « Dos Passos » : naturalisme américain. Ce n'est pas mon style, quoi. Pourtant, des gens m'ont dit que c'était très bien, que c'était documentaire, sociologique, etc. Mais ce n'était pas moi.

Votre style, c'est le style « normalien » classique ?

J'espère que ce n'est pas totalement un style de normalien... J'espère que c'est un style cocasse et concassé, avec des ruptures de ton, avec un mélange de gouaille et de préciosité, avec du rythme, avec des ellipses. Un style qui va bientôt être illisible pour un moins de 60 ans.

En 1977, vous avez publié un roman largement inspiré par votre expérience latino-américaine, « La neige brûle », qui vous a valu le Prix Femina. Mais étrangement, ce livre a marqué la fin de vos activités romanesques. Pourquoi ?

Parce que je suis devenu heureux, sans doute. Ce sont des grands chagrins qui me donnent envie d'écrire des romans. Il faut avoir beaucoup de talent pour être romancier dans le bonheur. Sans doute Giono était-il heureux, mais il faut avoir énormément de talent. Je n'ai pas ce talent-là. J'ai, au fond, peu d'imagination. J'ai besoin d'une accroche réelle, vécue, documentée. Je ne pourrais pas écrire Le hussard sur le toit. Ça me navre... Car je n'ose pas le dire, mais j'échangerais tout Foucault contre tout Giono.

On sent une évolution de ton dans votre œuvre. Dans votre dernier ouvrage, « Madame H », vous racontez une scène de fiction où vous vous présentez fin saoul chez le général de Gaulle et salissez ses tapis... On n'imaginerait pas ça dans votre « Critique de la raison politique » !

Absolument. Il faut du temps pour devenir jeune. Et sous cet angle-là, je me sens de plus en plus jeune. L'envie de faire des farces, de tourner en dérision mon propre sérieux. Au fond, un guérît de son désespoir par l'humour, qui est une façon de se surmonter soi-même. On devient ludique à force d'être tragique. ■

Propos recueillis par
W. B.

Régis Debray

Il est né en 1940. Normalien, il part à Cuba, puis suit Che Guevara en Bolivie, où il est arrêté et incarcéré de 1967 à 1971. De retour en France il sera, de 1981 à 1985, chargé de mission pour les relations internationales auprès du président Mitterrand. Régis Debray est l'auteur d'une œuvre littéraire considérable, en tant que philosophe et médiologue. Il a également remporté le prix Femina en 1977 pour son roman « La neige brûle » (Grasset).